

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 24. — 10 (22) Août, 1854.

Situation de l'instruction publique en Grèce en 1829 et 1830.

Si, après tout ce qui a été dit dans ce recueil sur le penchant qui entraîne irrésistiblement la nation grecque vers la civilisation, il était besoin de preuves encore plus édifiantes, on les trouverait sans difficulté dans la situation où était l'instruction publique à la fin de la guerre de l'indépendance.

Cette guerre qui avait duré, comme on sait, neuf années, avait été des plus désastreuses. Sur toute la surface du Péloponnèse et de la Grèce continentale, il n'y avait presque aucun village ni aucune ville qui ne fussent en ruines. Les populations, celles qui avaient été assez heureuses pour échapper aux ravages de la faim ou au fer

de l'ennemi, s'étaient retirées dans des cavernes ou sur le sommet des montagnes, la pénurie générale avait atteint son dernier période, et le plus grand des besoins que chacun ressentait, c'était de mettre son existence à l'abri de la férocité musulmane.

Et cependant, si quelque coin éloigné avait jamais le bonheur de se soustraire à ce bouleversement général, on y voyait tantôt un prêtre et tantôt un *didascalos* qui, la croix ou le yatagan dans une main, montraient de l'autre aux enfans de leurs compagnons d'infortune à lire et à écrire, ou leur enseignaient les premiers élémens de la grammaire. C'est que chez nous, l'instruction n'est pas seulement une de ces acquisitions morales qu'on cherche ailleurs à faire afin de se créer une position dans la société ; au contraire, l'étude, surtout celle de la langue et des écrits immortels de nos ancêtres, est considérée comme une de ces substances indispensables qui servent à soutenir l'existence matérielle de l'homme. Un père qui négligerait d'initier ses enfans, dans la mesure de ses moyens et suivant sa condition, aux lettres grecques, serait regardé comme un être dépravé. Voilà pourquoi l'enseignement a toujours été libre et gratuit en Grèce.

En 1828, lorsqu'un gouvernement offrant des garanties de stabilité fut institué parmi nous, le pays était encore déchiré par les fureurs de la guerre. Ce gouvernement avait tout un chaos à débrouiller ; il avait à chasser l'ennemi, à donner du pain aux populations, à les faire rentrer, nous ne disons pas dans leurs foyers, parcequ'il n'en existait plus, mais dans le pays autre fois habité, à leur faciliter les moyens de se construire un abri ; en un mot, il fallait à ces populations de quoi satisfaire à leurs be-

soins les plus impérieux. Mais, chose digne de remarque, à côté des cabanes que ces populations bâtissaient à force de peines et de sacrifices, elles élevaient en même tems une église et une école, un temple au Dieu de leur conscience, et un autel à l'intelligence.

La guerre ne fut terminée qu'à la fin de 1829, laissant une population éparse et clair-semée, dont le nombre, tant aux îles que dans la Grèce continentale et le Péloponnèse ne dépassait pas celui de 700,000 âmes.

A cette époque l'*Orphanotrophion*, vaste salle d'asyle élevée à Egine par les soins du comte Capodistrias, à l'aide des subsides que les amis de la Grèce s'étaient empressés de mettre à sa disposition, contenait 495 orphelins ou enfans délaissés.

Ces jeunes gens, en grande partie destinés à des professions mécaniques, commençaient par apprendre à lire et à écrire au moyen de la méthode lancastrienne; ils étudiaient ensuite le grec, le catéchisme, l'histoire sacrée, l'arithmétique, le dessin, la musique ecclésiastique, et se fortifiaient le corps par les exercices de la gymnastique. Tous les 49^{es} étaient élevés aux frais de l'État, qui, en outre, mettait toutes les semaines de côté pour chacun d'eux un phénix (90 centimes), afin d'en former un petit fonds suffisant pour procurer à l'élève les instrumens du métier qu'il avait l'intention d'exercer.

Il y avait en même tems à Egine, en dehors des institutions privées, cinq écoles publiques : deux de l'enseignement mutuel, une troisième pour les jeunes filles, et deux autres où l'on enseignait le grec, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la langue française, et qui servaient principalement à former des professeurs destinés

à répandre à leur tour les lumières dans les autres parties de la Grèce.

Tous ces cours, faits dans de bâtimens scolaires que l'on venait de construire, étaient suivis par 935 élèves, dont 500 étaient entretenus, en totalité ou en partie, par l'État.

A côté de ces institutions on avait eu soin de former un noyau de bibliothèque, qui possédait entre autres un certain nombre de manuscrits sur parchemin, un musée d'antiquités, deux imprimeries, l'une à Egine et l'autre à Nauplie, occupées à fournir des livres de classe aux étudiants, et, ce qui était très important, une collection d'objets de minéralogie et de géologie qui, complétée avec le tems, aurait servi à nous éclairer sur les diverses matières dont est composé le sol grec, que les anciens n'avaient pas eu les moyens de connaître, et que la science des naturalistes de nos jours n'a pas encore exploré.

Nous venons de dire que toute la population de la Grèce en 1829 pouvait être évaluée à sept cent mille âmes ; elle était répartie, dans les trois grandes divisions territoriales qui séparent le pays, de la manière suivante :

1. Péloponnèse,	400000.
2. Grèce continentale,	173000.
3. Iles,	120000.
Total,	693000.

Et encore, il n'était pas permis d'avancer que toute cette population jouissait du bienfait de la liberté, car Ibrahim-Pacha occupa la Messénie avec ses Arabes, jusqu'à la fin de 1828, et les Turcs de la Grèce continentale, n'en furent expulsés qu'en 1833, après l'arrivée du roi Othon.

Cependant, sur cette population de 693,000 âmes, il y en avait 15,000 qui fréquentaient les écoles; ce qui fait 46 et au delà sur 1000 ; tandis qu'aujourd'hui, sur une population de plus d'un million d'âmes, il y a 50,000 étudiants, ou 20 sur 1000 (*).

A la fin de l'année 1830, il y avait 55 écoles publiques dans le Péloponnèse, 6 dans la Grèce continentale et 48 aux îles. Les premières étaient fréquentées par 3648 élèves, les secondes par 816, et les troisièmes par 4003. Ce qui nous donne un total de 123 établissemens publics et 9737 étudiants.

Les institutions particulières recevaient en même tems 5000 adultes des deux sexes.

Tous ces établissemens qu'on avait eu soin d'organiser partout sur un plan uniforme, étaient divisées en deux classes : en écoles primaires, et en écoles où l'on enseignait, outre le grec ancien, les mathématiques, l'histoire, la géographie, et dans quelques unes, la langue française.

L'État avait de plus fondé deux autres institutions de la plus haute importance.

La première était un séminaire où l'on étudiait le grec, l'histoire sacrée, la catéchisme, la logique, la rhétorique et la théologie, et où ceux qui se destinaient à l'état ec-

(*) Cette différence qui est tout-à-fait en faveur des premières années de l'indépendance grecque, ne doit pas nous surprendre; car pendant la longue durée de la guerre, toutes les écoles étaient fermées, et lorsqu'elles furent rouvertes, tous les jeunes gens y accouraient en foule pour s'instruire. Nous avons vu en 1829, 1830 et plus tard, des personnes d'un certain âge, et quelquefois même mariées, qui, le livre sous le bras, se dirigeaient tous les matins à l'école pour se faire donner des leçons de lecture et d'écriture en compagnie de petits enfans.

clésiastique étaient formés dans la piété et dans les autres devoirs de la sainte profession qu'ils allaient embrasser.

La seconde, c'était l'école militaire ou des *Evelpides* qui existe encore aujourd'hui, et qui continue à doter l'armée d'excellens officiers; soixante jeunes élèves y profitaient des leçons de dix professeurs, placés sous la direction d'un des officiers les plus distingués de la France.

Ainsi, en 1829 et 1830, lorsque la guerre mettait encore la Grèce à feu et à sang, lorsque le pays était enseveli, d'une extrémité à l'autre, sous ses ruines, et que la misère écrasait toutes les classes de la société, l'instruction publique recevait néanmoins un développement tel qu'il serait peut-être impossible d'en rencontrer un exemple dans l'histoire de tout autre peuple placé dans des circonstances identiques.

Et, remarquez-le bien, le nombre des écoles et de la population scolaire aurait été beaucoup plus considérable, si la plupart des endroits où les familles venaient s'établir, n'avaient pas manqué de local, et, ce qui est plus essentiel, d'instituteurs.

Cela vient à l'appui de ce que nous disions au commencement de cet article, que le besoin de la civilisation chez la race grecque est, on peut le dire hardiment, égal au sentiment qui nous porte à veiller à notre conservation.

Depuis cette époque, de nouvelles catastrophes ont affligé le pays; son président fut assassiné, des dissensions intestines s'ensuivirent; l'État n'avait plus les moyens d'intervenir d'une manière active et puissante, comme naguère, dans l'éducation, et ce qui avait été fondé avec tant de sacrifices fut presque anéanti. L'instruction publique a eu sa part dans ces malheurs.

Ce n'est qu'en 1833 qu'elle a repris son élan. Une université, 93 établissemens supérieurs, 338 écoles primaires, 1 école normale, celle des arts et métiers, 1 séminaire, 49 institutions de demoiselles et un grand nombre d'autres établissemens privés, propagent aujourd'hui les bienfaits d'une éducation morale, solide et pratique.

L'organisation de tous ces établissemens est beaucoup mieux entendue et plus libérale qu'avant 1833; l'enseignement se fait, comme en Allemagne et en France, sur une échelle très large, et le fruit qu'on en retire est immense.

Après, comme avant 1833, le champ de l'enseignement a été laissé ouvert à la concurrence de tous, et les institutions privées se sont développées librement à côté des établissemens nationaux. L'État, les communes, les particuliers, par des cotisations ou des dons volontaires, tout concourt à les entretenir. L'État cependant, dans son devoir de veiller à l'éducation du peuple, s'est réservé, dans toutes les deux périodes, le contrôle sur la direction de l'enseignement; son action s'étend par conséquent sur les écoles, tant publiques que privées.

Il reste cependant beaucoup à faire encore; cette direction n'est pas toujours assez éclairée ni assez active, et il y a des endroits où l'éducation scolaire est entièrement négligée.

Malgré les améliorations et les progrès que nous venons de signaler, il y a quelque chose qui rend tous ces travaux, nous osons le dire, stériles; comment et où mettre à profit les lumières acquises avec tant d'ardeur et tant de peines? Comment, resserré dans un bassin étroit, sans ressources, sans moyens d'action, sans cette force de ré-

sistance qui seule donne aux nations une véritable indépendance, l'esprit grec pourra-t-il remplir la mission que la providence lui a assignée ? Comment, rejetés loin des limites que nos pères donnèrent à notre patrie, parviendrons-nous, messagers obligés de la civilisation entre l'Orient et l'Occident, à distribuer aux masses ignorantes et infidèles des régions asiatiques le pain de la parole de Dieu et de la science des hommes ?

C'est donc l'espace qui manque au génie grec. Semblable à ces hardis navigateurs de l'archipel qui, étouffant dans leurs mers étroites, vont chercher dans les vastes océans un aliment à leur industrie et des concurrents à leur habileté, le génie grec demande à s'élançer hors des limbes où on l'a condamné. Que ceux qui disent vouloir la civilisation de l'Orient cessent enfin de s'y opposer.

D.

Les Albanais.

Albanesische Studien, von Dr. jur. Johann Georg von Hahn, K. K. Consul für das östliche Griechenland. Wien, 1853. (Études albanaises, par M. J. G. de Hahn, consul d'Autriche dans la Grèce orientale, ancien consul à Jannina).

SECONDE PARTIE (*).

Environ quinze ans après que Guillaume-le-Conquérant, ayant passé la Manche et détruit à la bataille de Hastings les forces anglo-saxonnes, eut imposé à la Gran-

(*) Voyez la livraison 19. Il s'est glissé dans la première partie de ce travail une erreur typographique que je crois devoir rectifier ici. A la page

de-Bretagne la domination normande, un autre Normand s'élançait, en 1081, des côtes orientales de l'Italie à la conquête des provinces européennes de l'empire Byzantin. Aussi vaillant que son célèbre compatriote, Robert n'avait de plus que trop mérité le surnom de Guiscard par un caractère qu'aucun scrupule de conscience ne semblait pouvoir arrêter. Boëmond, son fils, qui l'accompagna dans cette expédition et qui en prit peu après le commandement supérieur, n'était ni moins intrépide dans les combats, ni plus sévère dans le choix des expédients au moyen desquels il marchait à l'accomplissement de ses vues. Ils avaient l'avantage de ne pas se trouver ici en face d'une de ces races germaniques qui se firent, par leurs faits d'armes et un peu aussi par l'amour-propre national de leurs chroniqueurs, une réputation guerrière incomparable. La victoire de Dyrrachium que Robert gagna quelques mois après son débarquement, sembla devoir être tout aussi décisive que la bataille livrée dans le Sussex. La fleur de la noblesse militaire de la Grèce y fut cruellement moissonnée; là tombèrent les Ducas, les Synadène, les Paléologue, après avoir rompu plus d'une lance avec ces chevaliers normands, la terreur du monde à cette époque, dont quelques uns avaient combattu, sous les ordres de Guillaume, à l'autre extrémité de l'Europe. L'armée grecque, ayant laissé six mille hommes sur le champ de bataille, fuyait dans un complet désordre, et Robert, qui coucha le soir de cette néfaste

243, où il est dit que la nouvelle Épire faisait, dès le neuvième siècle, partie du royaume des Bulgares, on m'a fait ajouter qu'au siècle suivant un détachement de ce peuple « s'avança jusque dans la nouvelle Épire et finit par s'y établir définitivement. » Il faut lire « jusque dans l'ancienne Épire. »

journée, dans la tente de l'empereur Alexis, obtenait bientôt, pour premier prix de ses efforts, la possession de la grande forteresse de Dyrrachium, base solide d'opérations pour l'offensive, point de ralliement non moins heureusement situé, en cas de retraite.

Ainsi entamé à l'Ouest, l'empire se voyait serré de près par les Turcs en Asie, et était exposé aux incursions des Patzinaces et des Comans du côté du Nord. Aux périls du dehors venaient s'ajouter les embarras intérieurs d'un nouvel établissement dynastique, les Comnènes étant entourés d'ennemis avec lesquels Robert entretenait des intelligences d'autant plus dangereuses, qu'il s'était présenté comme protecteur des droits d'un des empereurs récemment renversés du trône. Tout en un mot semblait lui présager un heureux succès; mais l'événement démentit cette attente, car après quatre ans d'une lutte acharnée, les Normands, arrêtés dans les deux batailles de Jannina et d'Arta, et taillés en pièces dans les plaines de Larisse, furent obligés d'évacuer le pays pour repasser l'Adriatique.

Comment expliquer cette issue si différente de deux entreprises conçues et exécutées dans des conditions de succès en apparence égales? Tout en faisant la part des difficultés qui devaient surgir pour Robert de sa position politique très compliquée en Italie, il faudra cependant tenir aussi compte de la valeur de ses adversaires et finir par avouer que, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, le dédain suprême avec lequel on traite ordinairement l'empire grec du moyen-âge, n'est pas du tout justifié par les faits, pour qui veut les étudier sans préventions et sans arrière-pensée. Les Normands ont eu à lutter chez nous contre un souverain, un état et

un peuple bien différents de ce roi Harold et de cette anarchie qu'avait rencontrés Guillaume en Angleterre. Souple et adroit, payant au besoin bravement de sa personne, quoi qu'on en ait dit, l'empereur Alexis s'appuyait sur une organisation administrative et militaire qui, partant des traditions immortelles de l'ancien empire romain, avait été merveilleusement adaptée aux nouvelles circonstances où se trouvait l'état, par le génie novateur des empereurs iconoclastes et par la sagesse moins aventureuse de la dynastie macédonienne. Nulle part en Europe, pas plus en Angleterre qu'ailleurs, il n'y avait alors rien qui put approcher, même de loin, de cet admirable mécanisme gouvernemental; sagement dirigé par une main aussi habile que vigoureuse, il était de plus animé par un sentiment national qui, méconnu souvent par la civilisation occidentale, fut néanmoins toujours assez puissant pour sauver plus d'une fois l'indépendance politique de l'Orient et en assurer à tout jamais l'indépendance morale. Dans cette lutte contre les Normands, il faut admirer surtout les ressources de l'empire, et l'habileté avec laquelle elles ont été mises à profit. L'armée détruite à Dyrrachium, reformée comme par enchantement; les factions intérieures réduites au silence et à l'impuissance; les autres ennemis du dehors contenus, Alexis se mit à rivaliser de courage et d'intrigue avec Robert et Boëmond, et finit par forcer leurs bandes à la retraite. Il sut aussi utiliser l'attachement naturel que devait ressentir pour le gouvernement grec, cette race illyrienne qui, après un engourdissement de plusieurs siècles, se réveillait alors au jour de l'histoire, par les soins des empereurs de Constantinople, sous le nom d'Albanais.

Pour être tout-à-fait exact, je dois dire cependant que ce nom est cité pour la première fois dans une circonstance un peu antérieure à l'expédition de Robert. En 1079, le gouverneur-général de Dyrrachium s'étant révolté contre Nicéphore Botaniate, le prédécesseur d'Alexis, ce rébelle, du nom de Basilacius, rechercha l'appui des Albanais (*), dont un grand nombre vinrent s'enrôler sous ses drapeaux. Mais c'est depuis la guerre des Normands qu'apparaît surtout l'importance de ce peuple. Cette importance était déjà telle, qu'à Constantinople on accusa Alexis d'avoir perdu la bataille de Dyrrachium pour n'avoir pas attendu l'arrivée des Albanais. Du reste, pendant tout le cours de la guerre ils restèrent fidèles à la cause de l'empereur, qui, de son côté, leur montra une parfaite confiance, puisque le gouverneur grec de Dyrrachium, étant sorti de cette place pour prendre part à la bataille livrée sous ses murs, et n'ayant pu y rentrer après la déroute de l'armée, Comiscorte, qui fut nommé par Alexis à ce poste important, était de race albanaise.

La nomination de Comiscorte prouve que des individualités marquantes commençaient à s'élever du milieu de ce peuple de pasteurs et de soldats. Ce mouvement ascensionnel vers les sommités de l'ordre social, semble avoir continué pendant tout le douzième siècle, car si, à

(*) Il est curieux de noter ici que la première forme sous laquelle le nom de ce peuple est rapporté par les chroniqueurs byzantins est précisément celle qui est employée aujourd'hui dans le langage usuel des Grecs modernes. Anne Comnène entre autres l'appelle tout bonnement *Arvanités*. La forme plus hellénique d'*Albanais* ne se retrouve que dans des auteurs postérieurs.

l'époque de la conquête de Constantinople par les Francs, Michel Ange Comnène Ducas (*) put soustraire à la domination étrangère les provinces occidentales de l'empire, et parvint à y établir une dynastie devenue célèbre dans l'histoire du moyen-âge grec, il y fut grandement aidé par l'influence que lui donna dans ces contrées son alliance avec une des principales familles albanaises du pays.

La création du despotat grec de l'Épire est d'ailleurs un des événemens les plus caractéristiques des annales grecques en général, et de celles de la race albanaise en particulier. Elle vient à l'appui de deux faits considérables. Combinée avec l'érection simultanée des empires de Nicée et de Trébizonde, elle prouve d'abord la ténacité surprenante de la race grecque à conserver son indépendance au milieu de convulsions dont la moindre partie aurait suffi à l'anéantissement de plus d'une autre nationalité. La crise fut au commencement du treizième siècle, bien autrement grave qu'elle ne l'avait été lors de l'expédition de Robert. A l'épuisement du pays par les guerres incessantes de plusieurs siècles, les trois premières croisades venaient d'ajouter de grands embarras et des malheurs incalculables. L'incurie funeste des Anges, successeurs indignes de la dynastie glorieuse des Comnènes, avait livré aux Francs les clefs de l'empire; depuis vingt ans les provinces étaient en proie à une anarchie déplorable; les Bulgares, après avoir subi durant plus de cent soixante dix ans la domination grecque, avaient saisi cette occasion pour secouer le joug, et c'est ainsi que fut établi, à la fin du douzième

(*) Fils naturel d'un des membres de la famille des Anges, et, par son aïeule, arrière-petit-fils de l'empereur Alexis, le premier des Comnènes.

siècle, leur second royaume, qui, sans avoir jamais acquis l'importance du premier, car il dépassa rarement les limites de la Bulgarie actuelle, n'en porta pas moins un coup funeste à l'empire; les Turcs aussi continuaient à le harceler et à le mutiler du côté de l'est; enfin la plus brillante armée de l'Europe, menée par un grand homme et déjà maîtresse de Constantinople, procédait tranquillement au partage de ces contrées qu'on croyait prêtes à se soumettre à la première sommation. Frappé au cœur par la prise de la capitale et paralysé dans presque toutes ses parties par une immense désorganisation administrative, l'hellénisme chrétien du moyen-âge semblait sur le point de rendre le dernier soupir, lorsqu'on a vu surgir à Nicée un nouvel empire grec, et toute la noblesse militaire, civile et ecclésiastique accourir se ranger autour des Lascars et des Vatatzes, autour de ces princes qui, c'est Lebeau qui va parler, « cantonnés dans un coin de leur » empire parurent plus grands qu'ils n'avaient été sur le » trône, et se soutinrent dans leur infortune avec plus de » gloire que leurs vainqueurs. » En même temps un second empire grec s'établissait à Trébizonde, conservant et développant les éléments de l'hellénisme qui s'étaient emparés, dès les temps les plus reculés, de ces parages, et donnant un nouvel essor au commerce et à l'industrie des beaux pays qui s'étendent le long de la côte orientale de la mer Noire. Enfin, tandis qu'un antagonisme constant éclatait en Europe contre la conquête étrangère, depuis le mont Hémus jusqu'au cap Malée, un rejeton de la famille impériale de Constantinople y érigeait un troisième état grec, qui, se bornant d'abord aux provinces occidentales de l'Étolie, de l'Acarmanie, de l'ancienne et

de la nouvelle Épire, et reconnaissant la suprématie de l'empire de Nicée, prit bientôt, sous l'impulsion d'un esprit militaire et politique distingué, un développement extraordinaire et une position indépendante. Théodore, le frère et le successeur de Michel, le premier despote de l'Épire, commença par vaincre et par faire prisonnier dans les plaines de Croja l'empereur latin Pierre de Courtenay; puis, après avoir complété la conquête de la Thessalie et de la Macédoine, et fait évanouir le fantôme de la royauté lombarde qui fut établie un instant dans ces contrées, il se rendit maître d'Andrinople, étendit ainsi ses possessions de l'Adriatique à la mer Égée et à la mer Noire, et, renonçant alors à tout rapport de dépendance vis-à-vis de l'empire de Nicée, usurpa la dignité impériale et se fit couronner à Thessalonique par l'archevêque d'Ochrida.

L'empire grec de Thessalonique eut une courte existence. Combattu par les rois Bulgares et par les empereurs de Nicée, il perdit bientôt la plupart de ses provinces, et ses princes se virent de nouveau réduits au titre modeste de despotes de l'Épire. Mais ce second despotat de l'Épire n'en devint par là que plus intéressant pour l'histoire de la race albanaise. Tant que cette race fit partie de l'empire grec de Constantinople ou même de celui de Thessalonique, elle était pour ainsi dire perdue dans l'immense variété des populations dont ces empires se trouvaient composés; l'action qu'elle exerçait, l'influence qu'elle subissait en était relativement amoindrie. Mais aussitôt qu'un état à peu près indépendant se fut formé dans les provinces où les Albanais constituaient un des principaux éléments de la population, la position de ce peuple en acquit naturellement plus de relief. Et comme cet état

était régi par des princes grecs, et que la société grecque y tenait toujours le premier rang, la nationalité albanaise s'y trouva dans des conditions, si non identiques, au moins analogues à celles où on la voit placée de nos jours dans le royaume de la Grèce. Elle ne visa point à l'indépendance ; elle ne songea qu'à profiter, pour son amélioration morale et matérielle, de ses rapports avec le gouvernement et la société prédominante, et se prêta, par un rapprochement de plus en plus intime avec la population grecque, à l'alliance de deux races que tout semble appeler à se fondre dans une grande unité : affinité nationale, position géographique, et jusqu'aux défauts de chacune de ces races, qui trouvent leur compensation dans les qualités correspondantes de l'autre. C'est là le second enseignement pratique qui jaillit de l'histoire du despotat de l'Épire.

Les Grecs y occupaient principalement les villes, faisant le commerce, acquérant souvent de grandes fortunes mobilières, possédant aussi quelquefois des propriétés considérables dans les districts voisins des cités, surtout aux alentours de Jannina et d'Arta. Le reste du pays était possédé partie par des colonies Serbo-bulgares, partie par les Albanais, les unes tombées dans un état manifeste d'affaissement et de décomposition, les autres parvenues à une sorte de demi-civilisation, et échangeant peu à peu leur vie nomade et sauvage contre des habitudes plus sédentaires et des mœurs moins rudes. L'administration civile était en général entre les mains des Grecs, et continuait à s'inspirer des traditions de l'ancien gouvernement de Constantinople : impôts, lois, tribunaux, hiérarchie administrative, tout y était resté en place, comme si

rien n'avait changé dans le reste de l'empire ; seulement la milice était principalement composée d'Albanais. Les despotes travaillaient à se concilier l'affection de cette race rude et guerrière, à atténuer les différences d'esprit et de mœurs qui existaient entre les deux principaux éléments réunis dans une même agrégation politique, et à établir entre eux une communauté d'intérêts propre à en préparer la complète assimilation. Leurs efforts ne restèrent pas infructueux. Je ne veux pas dire que l'alliance des deux races y fut déjà aussi achevée qu'elle le devint plus tard dans la Grèce proprement dite ; ni que les Albanais du despotat, récemment appelés aux bénéfices élémentaires de la civilisation, purent atteindre d'emblée à ces hautes conditions sociales où on a vu parvenir de notre temps, après un travail de fusion de plusieurs siècles, leurs nobles descendants de Hydra, de Spetzia et de Souli. Au treizième siècle, les Albanais des deux Épires ressemblaient encore beaucoup plus aux habitans de l'Albanie actuelle qu'aux Albanais du royaume de Grèce. Les montagnards de Kourwelesch et de Tomorus affligèrent souvent de leurs déprédations les environs de Kannina et de Belgrad. Plus au nord, la ville de Dyrrachium était assaillie et livrée au pillage par les Albanais du district d'Elbassan, au moment même où elle subissait le grand désastre du tremblement de terre de 1273. A l'époque de la guerre qui éclata en 1254 entre le despote Michel II et l'empereur de Nicée, Jean Vatatzé, un chef militaire de ce même district d'Elbassan, du nom de Golem, quoiqu'allié à la famille du despote, passa avec ses bandes du côté de l'empereur, et fit ainsi perdre au despotat les villes de Prilapas, de Velesus et de Croja. Mais ce n'étaient

là que des exceptions. La majorité de la population albanaise restait ordinairement dévouée aux princes de son pays, et, comprenant mieux chaque jour les avantages de l'ordre et de la légalité, en subissait avec une certaine docilité le frein bienfaisant. Après la mort de Jean Vatatze, ce fut en s'appuyant sur le dévouement des Albans, que Michel II a pu, au témoignage d'Acropolite, reconquérir l'Albanie entière, et se rendre maître de tout le pays situé à l'ouest du Vardar. Les faveurs du prince, les dignités militaires, les alliances matrimoniales continuaient à former de hautes positions sociales et de grandes familles qui naturellement se trouvaient rattachées, par tous les liens de l'intérêt et du patriotisme, au nouvel ordre de choses. Ainsi du sein de cette race qui, durant plusieurs siècles, n'a pas eu un seul nom à donner à l'histoire, surgirent les maisons des Golem, des Waïa, des Lioscha, des Spata, des Basilitses, des Kabasilas, des Topia, des Kastrioti, des Zacharia, des Mousaki, des Arrianites Comnènes, des Spanos, destinées à marquer bientôt, d'une manière plus ou moins importante, dans les annales de leur patrie. La langue aussi, la langue de la cour, de l'administration, des tribunaux, des villes et des écoles, la langue grecque en un mot, devait également coopérer, par l'autorité de sa position non moins que par l'éclat fascinateur de sa nature, à l'hellénisation du pays. En général, l'élément grec, après le reflux qu'il avait subi par suite de la conquête et de la colonisation serbo-bulgare, n'a pu réacquiescer sa prépondérance dans ces contrées, que grâce surtout à l'action immédiate et persistante des princes du despotat, l'autorité qu'y exercèrent, au onzième et au douzième siècle, les empereurs de Constanti-

nople ayant dû être beaucoup moins énergique, et par son éloignement et par les mille diversions qui en neutralisaient à tout moment l'influence. Telle fut au contraire l'impulsion que les despotes de l'Épire donnèrent à l'hellénisme dans ce pays, que leur principal siège en conserva longtemps après les traditions et les habitudes, et que la ville de Jannina continua à être, sous la domination ottomane, le foyer le plus actif et le plus éclairé du sentiment national, après l'ancienne capitale de l'empire. L'idiome albanais lui-même, inculte au point de n'avoir pas d'alphabet, ressentit naturellement le contre-coup de cette action; dans l'élément grec que s'y trouve, il faut distinguer le grec ancien, dont la migration remonte à l'antiquité, et le grec moderne, qui ne passa dans le langage indigène que depuis le moyen-âge. Or, cet élément du grec moderne, qui se rencontre encore aujourd'hui dans toute l'Albanie, de Scodra à Jannina, est, suivant M. de Hahn (*), particulièrement sensible dans les districts méridionaux, là précisément où le despotat de l'Épire eut son centre d'action et sa plus longue durée; et l'on a pu aussi remarquer que plusieurs des principales familles albanaises, les Spanos, les Zacharia, les Kastrioti, les Kabasilas, les Arrianites Comnènes, les Basilitses, portaient déjà des noms grecisés. On peut dire, en résumé, que si cet état de choses s'était maintenu, l'amalgame des deux races aurait été dès lors consommé, et que le grand problème de la reconstruction chrétienne de l'Orient, s'en serait trouvé de notre temps extrêmement simplifié.

Malheureusement le despotat de l'Épire put à peine at-

(*) Introduction au dictionnaire Albanais-allemand. p. VII.

teindre à la seconde moitié du quatorzième siècle. Il fut emporté par la tourmente qui, après avoir sans cesse agité les pays grecs depuis le commencement du moyen-âge, était arrivée à cette époque à son plus grand développement et ne devait finir que par la conquête ottomane. Avant d'esquisser les divers incidents qui ont précédé et accompagné cette grande catastrophe, en tant qu'ils se rapportent au sujet que je traite, je dois faire remarquer que l'Albanie tout-à-fait supérieure ne fit que momentanément partie du despotat de l'Épire. Conquise dès le onzième siècle par les Serbes, qui, quoique soumis par Basile II en même temps que les Bulgares, n'avaient point tardé à rentrer en possession de leur indépendance, et à recommencer leurs incursions dans l'empire, cette portion de la haute Albanie resta, sauf quelques rares et courts intervalles, incorporée au royaume serbe, jusqu'après la mort du grand Etienne Douschan, et finit par y perdre, dans certains districts, sa langue et son nom. Ainsi, les Monténégrins sont des Albanais slavisés; leur prince Étienne Tschernojewitch, le fameux allié de Skenderbey, appartenait à la famille albanaise des Balsa (*), et c'est un fait

(*) Du Cange avait allégué, dans ses familles dalmates, que les Balsa, qui plus tard ont dominé pendant quelque temps sur une grande partie du littoral adriatique, étaient issus d'une famille française émigrée, celle des seigneurs de Baulx ou Balsa, qui passèrent de Provence en Albanie, pendant que Charles I occupait le trône de Sicile. M. de Hahn n'admet point cette généalogie (qui a été reproduite de nos jours, par M. M. Buchon, Cyprien Robert et Ami Boué), par la raison fort concluante, qu'en Albanie le nom de Balsa n'est pas un nom de famille, mais un nom de baptême, évidemment indigène, qui est devenu plus tard un nom de famille (p. 343, note 210). D'ailleurs les Balsa n'ont passé au catholicisme que vers la fin du quatorzième siècle, ayant professé jusqu'alors le rit oriental, ce qui ne

bon à préciser, car, les Grecs, les Serbes et plus tard les mahométans s'étant disputé l'assimilation de la race albanaise, on sera curieux sans doute de rechercher ce que cette race est devenue sous chacune de ces trois influences, en sorte que le Montenegro pourra servir comme un des termes principaux de cette comparaison. Je me réserve de revenir sur une question si intéressante sous plus d'un rapport, et me borne à relever ici que, quelle que fut la facilité avec laquelle les Albanais subissaient ces diverses transformations, l'action slave eut fort peu de prise sur eux, si l'on songe que le Montenegro, la seule contrée albanaise qui ait pu être slavisée, ne compte pas aujourd'hui plus de 70 à 80,000 habitans, et n'en avait guère plus de 30 à 40,000, au commencement du dix-septième siècle (*). Encore ne faut-il pas oublier que plus d'une tribu de Monténégrins est de race slave, et que ce pays fut réduit par les Serbes avant que l'influence grecque n'ait eu le temps de s'y faire sentir. Les Slaves ne surent même pas préserver les districts albanais qui leur avaient été soumis, de l'action du prosélytisme catholique, et ce fut au milieu de la domination serbe, vers 1250, que quelques uns de ces districts reconnurent la suprématie papale. Les lois trop sévères du *vrai croyant tzar*

se comprendrait guère si en effet ils étaient d'extraction française. On pourrait aussi faire beaucoup d'objections contre la prétendue origine italienne des Spata et des Topia. Ce qui est beaucoup plus probable, c'est que la grande maison moldave des Balsa, si elle ne se rattache pas à la famille dont il a été ici question, est néanmoins d'origine albanaise. Les Lioscha, les Spata, les Balsa ont prêté leurs noms à plusieurs bourgs et villages (il y a des Lioscha et des Spata même en Attique) et l'on cite entre Skoutari, Drivasto et Dayna un bourg appelé Bals (Balesium), dont plus d'un habitant a pu prendre le nom.

(*) Relazione di Marino Bolizza, citée par M. Boué, tome 2, p. 10.

Étienne Douschan, ne purent arracher à la propagande romaine ses nouvelles acquisitions; ce n'est qu'aux soins éclairés, à la modération et à l'habileté de l'église grecque de Constantinople (*) qu'on est redevable du peu de progrès que la religion catholique a fait depuis lors dans ces contrées. Ce progrès en effet ne fut jamais bien grand; malgré les efforts constants du Souverain Pontife et la protection successive de l'Espagne, de Venise, de la France et de l'Autriche, sur 1,800,000 âmes que compte aujourd'hui la population albanaise, soit en Turquie, soit en Grèce, il n'y en a pas cent mille en tout qui appartiennent au rit latin (**).

(*) Voir entre autres le curieux opuscule publié l'année passée par le savant académicien de Munich M. G. M. Thomas : *Eine Griechische Originalurkunde zur Geschichte der Anatolischen Kirche Schreiben des Griechischen Patriarchen Maximus von Constantinopel an den Degen Giovanni Mocenigo von Venedig. Januar 1480.* On lit dans cette lettre. « Ceux qui portent le nom du Christ et qui en adorent la croix et la Sainte-Trinité, devaient cependant ne pas nous haïr et nous poursuivre, mais nous aimer et nous venir en aide de tous leurs moyens, surtout en ces temps malheureux où nous faisons tant d'efforts pour que cette religion et le nom du Christ ne soient pas effacés de ces lieux, et où, à cet effet, nous endurons chaque jour le martyre. » Et plus bas : « Si le sultan lui-même, quoique d'une autre religion, accorde aux chrétiens la liberté de leur conscience et de leur foi, à tel point que, l'année passée, ayant eu connaissance des violences auxquelles les Arméniens se trouvèrent en butte dans la grande Valachie, il ordonna que, selon la loi de Dieu, personne ne devait être inquiété dans ses croyances et fit cesser cette persécution, combien ne serait-il pas plus juste que vous fassiez de même et que vous consacriez le principe de tolérance relativement à tous vos sujets, aussi bien dans votre intérêt politique qu'en suivant les principes de notre sainte religion ? » Cette lettre patriarcale est une nouvelle preuve de l'esprit de modération, qui, depuis plusieurs siècles, a constamment prévalu chez nous, en matière de religion.

(**) Il n'y a de catholiques Albans que dans la haute Albanie, où ce-

Quant au despotat composé de la nouvelle Épire (Albanie moyenne avec une partie de la haute Albanie), de l'ancienne Épire (basse Albanie, Épire proprement dite), de l'Acarnanie, de l'Étolie et de la grande Valachie (partie occidentale de la Thessalie), ce fut la restauration de l'empire grec de Constantinople, qui commença à en ébranler, dès la fin du treizième siècle, les fondements, et qui en consumma, au siècle suivant, la ruine. Les Paléologues, cherchant naturellement à reconstituer l'unité de l'empire, ne pouvaient tolérer l'existence d'un grand état indépendant dans son sein. Par malheur leur habileté ne fut pas au niveau de leur ambition, et les efforts qu'ils tentèrent contre le despotat, se rencontrèrent avec les agressions toujours croissantes des Serbes et les entreprises des Siciliens sur les côtes orientales de l'Adriatique. L'état Épirote fut renversé, mais ce fut partie au profit de l'anarchie, et en définitive au profit des Turcs.

La nouvelle Épire fut la première à se détacher du

pendant ils ne dépassent pas actuellement, d'après les chiffres donnés par M. de Hahn (p. 19), le nombre de 96,000. Ils y sont divisés en trois archevêchés :

Celui de Durazzo, ayant 8 paroisses et 10,000 âmes,	
» » Antiwari, » 6 » » 3,000 »	
» » Skopia, » 6 » » 10,000 »	

et en quatre évêchés,

Celui de Skodra, ayant 26 paroisses et 28,000 »	
» Alessio, » 24 » » 19,000 »	
» Çappa, » 23 » » 16,000 »	
» Pulati, » 8 » » 10,000 »	

Mais ces juridictions sont tellement restreintes, qu'elles rappellent, dit M. de Hahn, les temps primitifs du christianisme. Les évêques d'ailleurs ne relèvent pas des archevêques; ils correspondent directement avec Rome.

despotat. Une étroite lisière sur la côte, avec l'île de Corfou, fut occupée par les Siciliens; la part des rois serbes fut beaucoup plus considérable; enfin les empereurs grecs y acquirent aussi quelques places, entre autres Berat (Belgrad). Le reste du despotat ne survécut pas longtemps à cette mutilation. En 1336, Andronic III, le plus entreprenant et, avant le dernier des Constantin, le plus brave des Paléologues, après avoir châtié quelques tribus remuantes de l'Albanie moyenne, profita de la minorité du despote Nicéphore pour se mettre en possession de ses états, fiança le jeune prince avec la fille de son grand domestique George Cantacuzène, organisa le despotat en province, et en confia l'administration à Synadène.

Cependant les Albanais du despotat ne restèrent point indifférents à la destruction d'un état dans lequel ils pouvaient voir, jusqu'à un certain point, l'image de l'indépendance, et où en tout cas ils jouissaient de droits et de privilèges qu'ils pouvaient difficilement conserver sous l'administration de l'empire. Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis l'expédition d'Andronic que l'étendard de l'insurrection se levait dans les districts d'Arta et de Rogus, sous les chefs Nicolas Basilites et Alexis Kabasilas, qui s'empressèrent de rappeler Nicéphore. L'habileté de George Cantacuzène put arrêter ce mouvement, et il sut en même temps désintéresser quelques unes des grandes familles albanaises, car, tout en écartant prudemment les principaux auteurs de la dernière prise d'armes, il confia le gouvernement du district de Jannina à Guini Spata, et celui d'Arta à Mousaki Topia. Mais bientôt l'empire, de plus en plus serré par les Turcs et les Serbes, et épuisant ses dernières forces dans de malheureuses dissensions

intestines, se vit définitivement dépossédé de ses provinces occidentales. C'étaient les temps où le royaume Serbe, une fois encore réuni à celui des Bulgares, avait atteint, sous Étienne Douschan, l'apogée de sa puissance. Cet homme à la main dure dans la guerre comme dans la législation, après s'être emparé de Durazzo, et en avoir dévasté les environs, envahit la Macédoine, où il fit de Scopia sa résidence habituelle, se rendit maître de la Thessalie et du despotat et prit le titre d'empereur de Romanie, de Slavonie et d'Albanie (*). Un instant l'élément slave parut encore l'emporter sur l'élément grec en Orient; son succès fut même au quatorzième siècle beaucoup plus complet qu'au neuvième et au dixième; car Douschan dictait la loi à tous les pays qui se prolongent du Danube au golfe de Corinthe, et il ne lui restait qu'à mettre la main sur Constantinople. On peut cependant douter que, même en se faisant sacrer à Sainte-Sophie, il eut pu longtemps échapper à l'action de l'hellénisme; ne l'a-t-on pas vu, lui le Serbe, affectionner, dès ses premiers pas vers l'empire, le surnom de Macédonien, donner à l'un de ses frères le nom de Comnène, et mettre au premier rang de ses titres, celui d'autocrate de Romanie? Quoiqu'il en soit, la Providence réservait à la nationalité grecque d'autres épreuves.

(*) Dans un diplôme cité par Du Cange on trouve le titre: *Stephanus Dei gratia Romanie, Sclavonie et Albanie imperator*. Quant au code d'Étienne, il porte l'intitulé suivant: *Lois et ordonnances (Zakon i Oustav) du tzar Étienne le Macédonien et aimant le Christ, autocrate de la Serbie, de la Bulgarie, de la Hongrie, de l'Albanie, de la Hongro-Valachie et de beaucoup d'autres contrées et pays*. Lois établies avec la grâce du très haut Dieu Jésus-Christ en l'an du monde 6757 (1349), dans la 20 indiction, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.

La mort d'Étienne Douschan devint le signal d'une guerre civile parmi ses parents, et d'une anarchie dans l'empire serbe qui en amenèrent bien vite le démembrement. Le dernier despote de l'Épire Nicéphore, profitant de ces circonstances, put revenir pendant quelque temps dans ses états; mais il ne trouva plus les Albanais disposés à le soutenir. Dans l'intervalle qui s'écoula entre la chute du despotat de l'Épire et le triomphe définitif de la domination turque, la destruction de l'ancien ordre de choses, la conquête serbe, l'anarchie qui la suivit, la prétention des Grecs à conserver, au milieu de cette crise, une position trop prépondérante, produisirent une réaction de la part des Albanais, firent naître, dans l'esprit des grandes familles indigènes, des vellétés d'indépendance, et, en dénouant les liens qui avaient pendant si longtemps uni les deux populations, occasionnèrent des luttes intestines, qui ne facilitèrent que trop la conquête ottomane. La conscience du danger suprême auquel le pays et la religion allaient être exposés, après avoir également en vain cherché un appui au nord, ne trouva son digne représentant que dans la moyenne Albanie, dans cette grande figure de George Kastrioti, personnage moitié grec, moitié albanais, qui a su concilier et réunir en un faisceau tous les intérêts, et dont l'Orient chrétien tout entier, sans acception de races, revendique les exploits; car George Kastrioti, produit du commencement de fusion accomplie sous le despotat de l'Épire, représente, en quelque façon, cette grande unité nationale dans laquelle un jour toutes les races chrétiennes seront fondues en Orient.

Dans le sud au contraire, il y eut un mouvement funeste de disjonction des deux éléments de la population.

Plusieurs chefs albanais du despotat réunirent leurs contingents pour s'opposer à la restauration de Nicéphore, et lui livrèrent, en 1358, près du village d'Acheloüs, une bataille dans laquelle son armée fut détruite; lui-même fut trouvé parmi les morts. Le despotat ayant alors été partagé en deux, Guinos Waïas se mit à la tête de la partie méridionale, comprenant la vallée d'Acheloüs avec la ville d'Angelokastron; et Petros Lioscha s'empara de la côte septentrionale du golfe ambracique et des villes d'Arta et de Rogus. Mais les Grecs ne voulurent point reconnaître cette usurpation; les habitans de Jannina, auxquels s'étaient réunis plusieurs familles nobles des environs de cette ville, se décidèrent à la résistance et chargèrent peu après du soin de leur défense, Thomas, beau fils d'un des frères d'Étienne Douschan. Attaqué successivement par Petros Lioscha, par Jean Spata, le successeur de Waïas, et par un autre seigneur albanais Guino Frati, Thomas, qui avait fait son entrée à Jannina en 1367, sut conserver sa position, tantôt en repoussant l'ennemi, tantôt en s'arrangeant avec lui par la voie des négociations; et au printemps de 1380, les premiers Turcs ayant passé le Pinde, Thomas eut le bonheur de les obliger à la retraite. Il reçut même, en 1383, le titre de despote de la part de l'empereur Manuel. Ces succès furent cependant payés cher par les habitans de Jannina. Thomas avait voulu agir dans un intérêt personnel plutôt que dans l'intérêt de l'élément grec, et se livra à toutes sortes de vexations et de violences envers les diverses classes de la population. Après avoir banni le métropolitain Sébastien et beaucoup de primats de la ville, il en confisqua les biens, ainsi qu'une partie des propriétés de l'église, pour les don-

ner aux Serbes dont il était accompagné; il apostasia aussi publiquement, dans l'espoir de s'assurer les secours du Pape contre les Turcs, et fut enfin assassiné par ses gardes, en décembre 1385.

Les habitans de Jannina confièrent alors les rênes du gouvernement à Isaüs, noble Céphaloniot, qui, reconnu bientôt par la cour de Byzance, s'attacha à réparer les torts qui avaient été faits aux Grecs par son prédécesseur, et, quoique d'origine italienne, à relever la religion nationale. Il rappela les bannis, les remit en possession de leurs biens, et rendit à l'église ses propriétés antérieurement confisquées; le poids des charges publiques fut allégé; le clergé singulièrement honoré; les habitans de Jannina, dans leurs reconnaissances pour le nouveau despote, lui décernèrent le titre de *très-haut et sérénissime seigneur*, les chroniqueurs l'honorèrent du surnom de *très-chrétien*. Malheureusement ces sages mesures, dont l'influence ne s'étendait d'ailleurs pas au delà des murs de la capitale, ne purent apaiser la crise dans laquelle se trouvait le pays; la querelle avec les Albanais ne discontinuant pas, un nouveau chef, du nom de Guioni, donna beaucoup d'embarras à Isaüs; et au moment même où les Turcs devenaient de plus en plus pressants du côté de Salonique, l'Épire eut à supporter une nouvelle invasion du côté de l'occident. Charles Tocco, seigneur napolitain de Céphalonie, de Zante et de S^{te} Maure, profitant des difficultés de la position d'Isaüs, tomba sur lui à l'improviste et se rendit maître de ses états. Cette révolution, accomplie dans les premières années du quinzième siècle, ne fit que hâter la conquête définitive des Turcs. En 1431, le successeur de Charles Tocco ouvrit les portes

de Jannina à une armée du Sultan Amurat II, et bientôt le reste du pays partagea le sort de la capitale.

C'est ainsi qu'à la faveur de la désunion des deux races, la domination musulmane put aisément s'établir dans l'ancienne Épire, du moins dans ses villes et dans ses vallées les plus ouvertes. Des motifs analogues lui facilitèrent l'accès des contrées situées au nord de la nouvelle Épire. Lorsqu'après la mort d'Étienne Douschan, la haute Albanie eut secoué la suzeraineté serbe, la famille Balsa y prit tout d'abord une position prépondérante. Possesseur de la ville importante de Scodra, le chef de cette famille ne tarda pas à étendre ses acquisitions de tous les côtés; aidé par ses valeureux fils, Straschimir, George et Balsa, il rangea sous son autorité tous les seigneurs de la haute et même de la moyenne Albanie, en sorte que, vers 1375, les Balsa se trouvaient déjà maîtres d'un puissant état, qui s'étendait de la rivière de Narenta, au nord, jusqu'aux monts Acrocérauniens, au sud. Mais tandis que le vieux Balsa restait fidèle à la religion de ses pères, ses trois fils passèrent, on ne sait pour quelles raisons, de l'église orientale à celle de Rome. L'immense majorité de leurs sujets appartenant au rit grec, c'était de la part des jeunes Balsa une faute politique qui, en faisant naître des divisions déplorables, devait mettre un terme bien court à la puissance de leur famille. En effet, une armée turque de 40,000 hommes, conduite par Ewrenos, le plus brave des généraux du Sultan Amurat I, ayant attaqué, en 1383, les possessions des Balsa, le cadet des frères, qui se trouvait en ce temps-là à la tête du gouvernement par suite de la mort de ses aînés, ne trouva plus parmi ses vassaux un appui suffisant pour s'opposer à l'agression. Il fut battu

et tomba lui-même dans la bataille livrée à cette occasion près de Berat, laissant le champ libre aux Turcs, qui s'empressèrent de s'emparer de Berat, de Castorie et de Croja. La dynastie des Balsa ne se releva plus de ce grave échec ; sa puissance ne fit depuis lors que décroître. Bientôt les Vénitiens et les Serbes se disputèrent aussi les débris de ses possessions, mais ce fut au profit des Turcs, qui occupèrent en fin de compte la haute Albanie dans la seconde moitié du quinzième siècle.

La lutte de l'élément chrétien contre le mahométisme fut bien autrement tenace et glorieuse dans la nouvelle Épire. Comme on vient de le voir, les seigneurs de ce pays avaient commencé par reconnaître la suzeraineté de la famille Balsa, mais ils s'en détachèrent bientôt, et, après la désastre de Berat, se décidèrent à s'opposer, pour leur propre compte, à l'invasion ottomane ; dès lors, tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, ils continuèrent ainsi une résistance à chances diverses, interrompue quelquefois par des soumissions provisoires, jusqu'en 1443, où, ayant enfin trouvé un chef capable de discipliner et de diriger leurs efforts, ils entreprirent cette guerre mémorable de trente ans, qui immortalisa le nom de George Kastrioti, et qui jeta un si grand éclat sur les dernières pages de l'histoire de l'Orient chrétien du moyen-âge. La principale famille de la moyenne Albanie à cette époque, était celle des Arrianites Comnènes, dont les possessions s'étendaient au sud de la rivière Voïoussa, et dont le chef devint plus tard beau-père de George Kastrioti ; venaient ensuite Pierre Spanos, Luc Zacharia, Mousahi, Leccas, Dousman et plusieurs autres chefs et dynastes, qui tous se rangèrent sous les drapeaux de George Kastrioti, le héros

de Croja. Je ne raconterai pas ici les exploits de ce grand homme de guerre qui tailla en pièces à plusieurs reprises, les troupes d'Amurat II, força à la paix son successeur, le conquérant de Constantinople, puis, recommençant les hostilités, écrasa quatre armées envoyées contre lui et résista, en 1465, dans Croja, à une armée de 100,000 hommes commandée par Mahomed II en personne ; on peut lire ces détails dans le récit de M. de Hammer. Ce ne fut qu'après la mort de George Castrioti que la nouvelle Épire, abandonnée par l'Europe et abimée par les efforts mêmes qu'elle avait faits dans une lutte d'une inégalité effrayante, fut enfin obligée d'accepter la suzeraineté ottomane.

Lorsqu'on songe à la différence que présente cette lutte si opiniâtre comparée à la molle résistance qu'opposèrent à l'invasion turque les contrées albanaises du nord et du sud, et que, pour comprendre ce phénomène, on en vient à étudier de plus près la situation intérieure de tous ces pays, un fait singulièrement remarquable vient tout d'abord frapper notre attention ; c'est que les principales familles de l'Albanie moyenne portent des noms grecisés, tandis qu'il n'y a que des noms indigènes parmi les familles des autres contrées albanaises. Les Kastriotes, les Comnènes, les Spanos, les Zacharia appartiennent tous à l'Albanie moyenne ; au sud et au nord les chroniqueurs ne mentionnent que des Lioscha, des Waïa, des Guïoni, des Frati, des Balsa, etc. On en doit conclure naturellement qu'à cette époque les indigènes de l'Albanie moyenne étaient beaucoup plus grecisés que tous les autres Albanais. En effet, l'élément grec n'avait d'autre influence au nord que celle que lui donnait l'action religieuse, et

qui, combattue par la longue domination serbe et par l'intrusion du catholicisme, ne pouvait y être que bien faible. Quant à l'ancienne Épire, surtout en y comprenant l'Étolie et l'Acarnanie, la population grecque y était sans doute nombreuse, particulièrement depuis qu'à la chute de la domination serbo-bulgare, cette population était devenue l'objet de la faveur spéciale du gouvernement grec ; mais c'est précisément pourquoi aussi elle y visait à une prépondérance exclusive, prépondérance que l'élément albanais a pu supporter sous le despotat, la prudence des despotes s'étant constamment appliquée à mitiger ces trop grandes prétentions, mais qu'il se refusa de reconnaître aussitôt que les deux races se trouvèrent privées d'un modérateur porté à tempérer et à rapprocher leurs extrêmes exigences. De là une séparation violente qui explique comment, au siècle qui précéda la conquête ottomane, on voit la race albanaise prendre, en Épire, une position de plus en plus distincte et même hostile vis-à-vis de la race grecque. Dans l'Albanie moyenne, au contraire, la population grecque, trop clair-semée pour pouvoir aspirer à une domination absolue, ne s'était pourtant pas effacée au point de ne pas exercer cette influence morale à laquelle la race albanaise n'a jamais su résister ; les deux éléments s'y rencontrèrent donc dans des conditions propres à produire une situation parfaitement équilibrée, à donner aux Albanais un sentiment de nationalité qui leur a toujours manqué dans sa complète expression toutes les fois qu'ils se trouvèrent abandonnés à eux-mêmes, à prêter en revanche à la race grecque l'appui du grand nombre et de la valeur de la masse albanaise, à amener, en un mot, cette combinaison de forces, matéri-

elles et morales, cette union nationale et religieuse qui fit que ce pays put revendiquer ses droits, les armes à la main, avec plus d'énergie et de succès que toutes les autres contrées albanaises. Si George Kastrioti, qui a vu accourir sous ses drapeaux rouges avec l'aigle noire à deux têtes, des Albanais du nord et même les Albanais slavisés du Montenegro, n'a pu trouver un seul allié au sud d'Argyrocastron, c'est qu'il était déjà trop grecisé pour attirer la confiance des Albanais de l'ancienne Épire, engagés encore dans leur querelle avec l'élément grec.

Dans un troisième et dernier travail, j'essaierai de compléter ces esquisses, en racontant rapidement les destinées de la race albanaise sous la domination turque.

P.



Quinzaine politique du Spectateur.

C'est, à notre avis, un spectacle très rassurant que la manière dont la guerre actuelle est conduite. Elle s'annonce comme la plus formidable de celles qu'ont vues les derniers siècles ; l'Europe craque et se fend ; l'Occident tout entier descend dans l'arène, armé contre l'Orient, et cependant une quinzaine succède à l'autre, sans que la chronique ait à enregistrer plus que l'escarmouche d'un avant-poste, le départ d'un courrier, ou la capture de quelque bâtiment de transport. Nous n'en sommes plus aux temps où un guerrier fougueux pouvait, au gré de son ambition, changer en un moment le face des états, et parcourir le monde en marquant par une conquête

chacun de ses pas. On s'était vainement alarmé sur la solidité de l'Europe. L'orage la bat déjà depuis plus d'un an sans l'avoir ébranlée; la guerre cherche en vain à en entamer la surface unie. Vouée depuis si long-temps et si sincèrement au culte de la paix, elle semble ne se décider qu'à contre-cœur à s'en écarter, et ne pouvoir se faire à l'allure guerrière qu'avec difficulté. L'ours du nord, puisqu'on se plaît à l'appeler ainsi, n'avait qu'à donner un coup de patte à son expirante voisine pour l'anéantir; on dirait qu'il a la patte engourdie; il ne l'avance qu'en tâtonnant, qu'en essayant le terrain du bout des griffes; pour deux pas qu'il fait en avant, il en fait un en arrière, et depuis bientôt un an qu'il tourne sur lui-même, on ne peut dire s'il prend ses mesures pour se lancer sur sa proie et sur les chasseurs qui le traquent, ou s'il s'arrange pour rentrer dans sa tanière. Mais tout en se retirant derrière le Sireth, la Russie a lancé ses dernières propositions, qui ne sont rien moins que la soumission d'un vaincu, et revendiquent en substance à peu près les droits qui avaient été réclamés par la note du P. Menschikoff. Les puissances occidentales, dont une seule a suffi, il n'y a pas un demi-siècle, pour bouleverser et pour vaincre toute l'Europe, dont l'autre tient sans partage le sceptre des mers, réunies aujourd'hui, paraissent hésiter, s'étonner de leur situation, vouloir recueillir leurs forces, et attendre, avant de se lancer à pleines voiles, que tous les vents leur soient propices. La neutralité ne leur suffit pas; elles ne sont pas satisfaites à moins d'une alliance offensive et défensive bien prononcée. Aussi l'Autriche est-elle sollicitée par toute sorte d'arguments, par des avertissements et par des promesses, par des raisons politiques

et par des raisons d'intérêt privé, et l'on s'impatiente toutes les fois qu'elle ne veut pas mordre assez vite et assez complètement au hameçon fait au gré de son appetit qui lui est présenté; tandis qu'on en veut à la Prusse de ce qu'elle ne trouve pas dans la simple théorie de l'équilibre européen, une raison déterminante et une compensation suffisante pour sortir, avec la partie de l'Allemagne qui la suit, de sa prudente réserve, et pour se lancer dans le hasard des combats; on presse surtout la Suède, cette magnifique étape de la route de Saint-Pétersbourg, de prendre une position nette si elle veut reconquérir la Finlande; mais la Suède, qui se trouve aujourd'hui dans la situation la plus prospère, veut bien reconquérir la Finlande, mais elle veut aussi qu'on lui en garantisse la possession, si elle est conquise, qu'on l'assure contre le ressentiment d'un puissant voisin, et qu'on la dispense de faire une saignée à ses finances, par une guerre qui, sans cette conquête encore assez problématique, ne la concernerait que médiocrement.

En attendant l'issue de ces négociations, les opérations militaires marchent à petits pas. On était décidé à prendre Cronstadt à tout prix. On s'est borné à en sonder les eaux; on ne l'a pas attaqué, on l'a même déclaré inattaquable pour le moment au moins, et il paraît que dans la Baltique on se contentera pour la première année de la guerre, de se rendre maître de l'île d'Aland. Ce sera autant de pris sur l'ennemi; en attendant qu'on puisse approcher de la porte du golfe Bothnique, c'est toujours quelque chose que d'en avoir la clef en poche. On avait également formé le projet de détruire Sévastopole et d'envahir la Crimée; là aussi l'expédition a commencé par

un sondage des eaux, par une reconnaissance des côtes ; l'armée de débarquement est partie parmi ceux-là mêmes qui l'accompagnent de leurs meilleurs vœux, parmi ses chefs les plus distingués par leur courage, il y a qui ont exprimé de grands doutes sur le succès immédiat de cette entreprise.

Cependant, parceque la dent glisse sur la peau de l'ours, il n'est pas à dire qu'on renonce à la guerre. L'Allemagne, et surtout la Prusse, paraissent croire en effet qu'on y a assez joué, et qu'il est temps de fermer de nouveau les portes de Janus. Les propositions de la Russie lui paraissent acceptables ; en d'autres termes elle croit que la Russie a toujours été dans son droit, lorsqu'elle voulait protéger ses coréligionnaires, tout en donnant sa parole qu'elle n'en profiterait pas pour faire des conquêtes. Mais ce n'est pas là la manière de voir des puissances occidentales. On n'aura pas commencé une si grande guerre pour finir par où l'on a commencé. Il faut au moins que la Russie en paie les frais. On la dit déjà de retour. En tout cas, il faut qu'elle soit humiliée, et, s'il est possible, qu'elle cesse de dominer sur la mer Noire, pour cesser de menacer l'existence de la Turquie ; car les puissances occidentales continuent à croire, ou à feindre de croire, que le mal de la Turquie est tout extérieur, et qu'elle n'est menacée que par la Russie. On conçoit que la Russie puisse souscrire à différentes conditions, excepté à celle de son humiliation et de son abdication sur le Pont-Euxin, à moins d'avoir été battue. Mais pour l'être, il faut qu'elle soit atteinte ; et s'il est vrai qu'elle ne peut l'être dans la Baltique, si la Crimée est prouvée non moins inabordable, c'est sur son seul point

accessible, sur le Danube, que la guerre devra forcément être continuée.

Nous nous félicitons de cette tournure que prendrait la guerre. C'est la seule à laquelle nous trouvons un avantage. Que l'on s'attaque à Cronstadt ou dans la Crimée, la guerre est purment européenne, c'est une guerre à jamais regrettable pour nous, une guerre entre nos trois bienfaiteurs, les trois auteurs de nos jours, une guerre enfin qui laisse la Turquie hors de cause, et lui permet de conserver toute cette force factice que tant d'efforts de l'Europe ont réussi à lui donner, afin de prolonger son existence pendant quelques instans. Mais si l'on se bat sur les bords du Danube, il faudra bien que la Turquie en soit, et qu'elle se ressente un peu de quelques uns des coups donnés à son compte. Aussi long-temps qu'il ne s'agit que de manœuvrer dans les camps, sous la conduite d'officiers européens, d'escarmoucher, ou de se battre derrière des murailles, l'Europe peut se faire de douces illusions sur l'état de la Turquie ; la presse intéressée peut retrancher des zéros au nombre des Turcs qui tombent dans les rencontres, pour en gratifier celui des Russes, elle peut oublier que l'armée régulière de la Turquie n'est pas payée depuis neuf mois, que l'armée irrégulière n'est composée que d'hommes sans frein et sans discipline, qui se livrent au brigandage, pendant qu'on bivouaque, et désertent au moment du combat. Elle peut accuser l'empereur Nicolas d'avoir calomnié la Turquie, lorsqu'il l'a représentée couchée sur son lit d'agonie. Mais que la grande guerre, la vraie guerre commence, et que les Turcs y soient impliqués, nous n'avons pas besoin de dire quel sera leur sort ; qu'on voie ce qui se passe en Asie, où la guerre suit libre-

ment son cours, et n'a pas à se courber devant les fluctuations de la politique. Les Turcs seront écrasés, la force qu'on leur a créée, et qu'ils ne tirent pas de leur propre fond, sera irrémédiablement anéantie, et l'Europe, qui conserve peut-être encore quelque espoir de leur salut, et qui, les voyant encore en vie, à l'air de les croire viables, l'Europe, détrompée, cessera de les prendre pour le pivot de sa politique en Orient, elle verra qu'elle ne fait que se créer des dangers à les soutenir pour s'y appuyer, comme lorsqu'on s'appuie sur un pilier croulant, et elle les abandonnera à leur sort inévitable.

Alors viendra le jour des chrétiens. On ne leur permet pas de révéndiquer par les armes l'héritage de leurs pères. On ne les empêchera pas de le recueillir le jour où il viendra à vaquer. On les y aidera au contraire; car alors le voile sera tombé des yeux, la politique changera ses errements, et l'on comprendra que les chrétiens seuls pourront offrir à l'Europe ce qu'elle a vainement demandé aux Mahométans, la paix fondée sur la civilisation et le progrès de l'Orient.

Nous attendons avec confiance ce jour, qui, si la guerre ne change pas de caractère, ne peut manquer de venir. C'est assez dire qu'après l'insurrection avortée de nos frères, comme avant, nous attendons leur émancipation bien moins de leurs efforts, que du retour de l'Europe à une politique plus conforme à ses vrais intérêts. C'est dire en même temps ce que nous attendons du gouvernement grec; nous voulons qu'intimement convaincu de cet avenir immanquable et prochain, il y prépare le peuple de toutes les manières, moralement et matériellement, qu'il guide et éclaire l'enthousiasme public, et qu'il l'em-

pêche de se lancer dans des entreprises hasardeuses et inutiles pour arriver à un but qui viendra à lui, si seulement il sait l'attendre; enfin qu'il déjoue avec courage et prudence toutes les intrigues qui, profitant d'une position toute exceptionnelle des affaires, essaieraient, contrairement aux sentiments les plus intimes de la nation grecque, à ébranler les bases la plus fermes de son indépendance, et son point de départ pour l'avenir auquel il aspire. Nous nous hâtons de dire que la présence de M. Mavrocordato à la tête du ministère, est la garantie la plus complète pour la réalisation de ce que nous demandons au gouvernement. Le nouveau ministère a publié son programme. Nous croyons inutile de discuter ce document, qui peut être fort recommandable sous le point de vue littéraire, et d'examiner ce qu'il y a de trop ou de trop peu. Le programme de M. Mavrocordato, est son nom et ses antécédents. Le pays voit avec la plus grande satisfaction que le Roi ait donné sa confiance entière à ce patriote éprouvé, à cet homme d'état distingué. Toute sa vie, consacrée à la lutte de l'indépendance grecque, est un gage assuré de ses sentiments par rapport à ce qui forme la centre de tous les vœux et de toutes les espérances de ses compatriotes. Appartenant par sa naissance à la Grèce asservie, appartenant à l'Europe par sa juste réputation et par l'étendue de ses vues, il n'a pas pu croire la carrière de la Grèce close, et son rôle fini, lorsqu'après tant de sacrifices, tant d'efforts héroïques, sa plus petite partie renaquit à la liberté; son ambition nationale, en même temps que sa prudence politique, vise sans doute plus haut. S'il était arrivé au ministère à une époque où l'insurrection soutenait encore sa lutte de vie ou de mort

il eût refusé de lui porter le coup fatal ; s'il ne lui était pas permis de la soutenir, il se fût retiré devant elle, plutôt que de prétendre qu'elle se retirât pour lui faire place. Mais aujourd'hui il peut sans hésitation, sans scrupule, consacrer toute son activité à son pays, pour y faire renaître la confiance ébranlée, pour écarter les injustes préventions dont le peuple grec a été l'objet, pour lui concilier de nouveau l'estime des autres peuples, pour épier les événements du monde, et pour les exploiter au profit du grand intérêt national. Une des principales tâches que son patriotisme et son expérience lui imposeront, sera d'écarter du trône les traits haineux dont la calomnie cherche à l'atteindre, et d'apprendre à l'Europe abusée, que la Grèce voit en lui le Palladium de son indépendance actuelle, et de ses espérances futures, et l'entoure de son respect et de son affection, surtout depuis que son souverain a su gagner la reconnaissance dévouée de toute la nation par les nobles sympathies qu'il a témoignées à la cause nationale. La guerre implacable que la presse turque fait à la royauté et à la dynastie en Grèce, est pleine d'enseignement. La presse soudoyée par les Turcs sait bien quel est son but et quel est le chemin le plus court qui y mène. Elle n'ignore pas qu'ébranler la dynastie, c'est ouvrir les écluses des révolutions, où elle ne serait pas fâchée de voir la Grèce se précipiter. Elle sait que derrière la dynastie, il n'y a pas de royauté pour la Grèce, que derrière la royauté il n'y a pas de Grèce. La presse soudoyée par les Turcs a beaucoup d'esprit ; mais en Grèce on en a tout juste assez pour la pénétrer, et ne fût-ce que pour cette raison, ses offenses sont inoffensives.

Il n'en est pas de même des procédés du gouvernement

ottoman, et c'est envers eux que le ministère grec aura la mission de soutenir la dignité du pays. La Turquie, oublieuse des événemens de la veille, se pose en triomphatrice, paraît croire que c'est elle qui a étouffé l'insurrection, et prétend dicter des conditions, et demander des indemnités à la Grèce. Elle baisserait probablement le ton si on lui représentait qu'elle n'a triomphé de personne ; que ces insurgés sans discipline, sans chefs, armés, privés de munitions, ne se sont jamais décidés à se mesurer contre ses troupes, qu'elle qu'en fût la force, sans les battre, et que si l'insurrection a été dissipée, ce n'est pas devant la Turquie qu'elle a baissé pavillon, mais bien devant la force morale et matérielle que les grandes puissances lui ont opposée, et à laquelle elle ne pouvait résister en aucun cas. La Turquie prétend avoir pour elle le droit des gens, et, se posant en juge, elle déclare que comme c'est le gouvernement grec qui a instigué et qui a soutenu l'insurrection, c'est à lui à payer les millions qu'elle lui a coûtés. Le gouvernement grec n'aura pas de peine à répondre à une exigence si extraordinaire. Si on veut la soutenir par la force, et si c'est la Turquie seule qui a cette prétention, le devoir du gouvernement est tout tracé, et son exécution peut encore promettre de beaux jours à la Grèce. Si les alliés de la Turquie croient devoir imposer à la Grèce cette nouvelle humiliation, la Grèce est vis-à-vis d'eux sans volonté ; elle est la création de leur souffle, et leur souffle la pousse. Mais si l'on s'arrête pour discuter la justice d'une demande si cavalière, on n'aura pas de peine à prouver que ce n'est pas le gouvernement grec qui a allumé ou qui a attisé l'insurrection, qu'il n'a fait que ce qu'il fera toutes les fois que

les populations chrétiennes de la Turquie prennent les armes pour reconquérir leur liberté, et que lui-même ne voudra pas tomber sous la réprobation et le mépris de toute la nation ; il a répondu par de vives sympathies à l'enthousiasme national, et n'a pas fait l'essai impossible d'y opposer de la résistance. Nous savons bien que pour appuyer sa réclamation sur une apparence de droit, la Turquie a trouvé des auxiliaires jusque dans Athènes. Des gens qui eussent dû implorer comme un bienfait le silence et l'oubli, ont parlé cependant, et une pétition, signée de leur nom, est colportée dans les journaux de l'Europe. Ils y affirment que c'est le ministre de la guerre qui, sur l'ordre exprès du Roi, les envoya insurger, ou au moins aider la Thessalie, l'Épire et la Macédoine. Si le ministre de la guerre a en effet choisi ces hommes comme des libérateurs de leurs frères, c'est sans contredit son acte le plus condamnable. Mais ces mêmes hommes, en quittant la Grèce, avaient adressé au gouvernement des pétitions pour dire qu'ils partaient de leur propre élan, mûs par le patriotisme le plus pur, et offrant leur démission du service grec. Quand donc ont-ils sacrifié à la vérité, ou quand l'ont-ils sacrifiée ? Forger une pétition, supposer des ordres, compromettre sa patrie et son gouvernement, afin de gagner de lucratives faveurs, ce sont après tout des peccadilles pardonnables lorsqu'on n'a pas hésité à exploiter à son profit la plus sainte des entreprises, au point de la faire avorter, et de discréditer chez les peuples qui soupiraient après leur affranchissement, jusqu'au nom de la liberté. Du reste, cette pétition, nous la connaissons depuis long-temps, lorsque, veuve de signatures, on la promenait pour chercher des hommes

qui consentissent à se prêter à cette odieuse intrigue. Non, qu'on en soit bien persuadé, ce n'est pas le gouvernement grec qui a excité les provinces de la Turquie à se révolter. Ce sont les souffrances intolérables auxquelles était assujéti un peuple toujours avide de sa liberté, et toujours à l'affût d'une occasion pour la reconquérir. M. Edm. Texier, l'auteur d'un livre intitulé : *La Grèce et ses révolutions*, s'exprime entre autres en ces termes : « *Il faut convenir que si la Turquie s'était rendue coupable seulement de la dixième partie des monstruosité que lui prête si gratuitement la presse hellénique, elle ne méritait guère ni l'intérêt que les deux nations les plus civilisées du globe s'étaient empressées de lui témoigner, ni l'alliance qu'elles n'avaient pas hésité à conclure avec elle* » (p. 232). La Grèce eût été heureuse si tous ses juges étaient aussi équitables, mais mieux instruits de ce qui la concerne que M. Texier. Il parle de l'île de Tinos comme de l'endroit où la dernière insurrection recrutait surtout ses soldats, de *M. Prathé, le député, et M. Christidis Prathé, son frère, qui, en nouveau Père l'Hermite, déclamaient en place publique, n'épargnant aucune des grandes ressources de l'éloquence, pour échauffer le fanatisme de la foule* (p. 223). Si nous disons à M. Texier que jamais les habitans de Tinos n'ont eu la prétention de se distinguer par leur humeur belliqueuse, et qu'on n'a jamais cherché à y recruter des champions aux insurrections, que M. Prathé, aussi bien que M. Christidi Prathé sont des êtres fabuleux et inconnus dans toute la Grèce, peut-être voudra-t-il nous croire lorsque nous affirmons, que, loin d'avoir renchéri sur les monstruosité commises par les Turcs sur leurs sujets chrétiens, nous n'en avons pas rapporté la dixième partie. Mais comme nous n'avons pas le

bonheur d'être crus sur parole, ni le droit de l'exiger, nous préférons indiquer à M. Texier la source à laquelle nous avons puisé tous les détails, sans exception, que nous avons publiés dans ce recueil sur les actes d'oppression, dont les chrétiens sont les victimes en Turquie. Elle est triple: c'est le nombre assez considérable des lettres des consuls et autres agens britanniques qu'on lit dans les deux *Blue-Books*, qui contiennent la correspondance sur les droits et les privilèges des Églises grecque et latine, (*)

(*) De ces lettres nous ne voulons mentionner que celles de M. Saunders, consul anglais en Épire; si les deux ou trois passages que nous allons citer ne parviennent pas à édifier ceux qui aiment à conserver encore des doutes sur l'énormité de la situation de nos frères en Turquie, il faut que la civilisation européenne soit au moins aussi apte que la barbarie musulmane à endurcir le cœur humain.

Voici ces passages :

« The intolerable acts of oppression resorted to by the local authorities in Epirus for the purpose of enforcing the immediate payment, by a starving population, of taxes not yet due, and this with reference to Christians exclusively; while the vicious organisation of the Derbend service, and the disgraceful manner in which its duties were perverted to the spoliation of the districts confided to its protection, served to encourage revolt, and to neutralize all attempts to restore tranquillity in the frontier districts. »

« Three Christian villages (à Filiates en Epire) had been entirely laid waste by the Turks, and many unoffending victims had been sacrificed, whose heads were displayed as trophies, appended to a tree in the market place! »

Et notez bien que M. Saunders a été témoin oculaire de ces atrocités, qui, prenons en acte, ont été commises par des Turcs opulents. « It should be observed, that the parties concerned in these outrages are mostly wealthy Musulman proprietors, who scruple not to commit every species of atrocity on such occasions. »

« The town of Paramythia, and a considerable number of Christian villages of that and the adjacent districts, have been plundered, and in

ce sont les rapports des consuls, déposés aux archives du ministère des relations extérieures, où chacun peut les consulter, et ce sont aussi les journaux mêmes de la Turquie. Nous espérons que M. Texier se rendra à des preuves aussi irrécusables, et tiendra l'engagement de sa propre logique.

Mais s'il lui restait encore quelque doute, qu'il s'enquière de la manière dont les Turcs, les Pachas et les Beys, les gouverneurs, les chefs militaires, les fonctionnaires, les soldats de milice, les gens du peuple enfin, tous ces hommes incorrigibles de barbarie et de férocité, qui ne connaissent ni frein ni loi, se comportent envers les Grecs encore aujourd'hui, lorsqu'ils ont vu quels abîmes leur conduite tyrannique a ouverts devant eux, et après qu'ils ont donné à l'Europe la promesse solennelle de traiter leurs sujets chrétiens avec humanité et justice. Nous

many instances burnt to the ground, by the Mussulman Albanians, under the command of certain chiefs, whose names are known; churches and monasteries have been pillaged and laid waste, WOMEN AND CHILDREN CARRIED AWAY CAPTIVE, a vast amount of cattle and other property conveyed to distant parts, and many individuals particularly old men, helpless infants and females TORTURED AND SLAIN IN A MANNER TOO BRUTAL TO DESCRIBE. »

En présence de pareils témoignages, aura-t-on encore le courage de soutenir que nous avons exagéré? et peut-on jamais croire sérieusement qu'il y a moyen de renchérir sur des monstruosité de cette nature? Le *Times* qui n'a pas été très favorable à l'insurrection des chrétiens, sentait néanmoins bouillir son sang, vers le commencement de juin dernier, à la lecture des rapports de M. Saunders. « Facts such as these, écrivait-il, related on unimpeachable authority, must not only make the blood of every christian man boil with indignation throughout the world, but we trust they may put to silence the miserable cant of those writers and talkers in Parliament and elsewhere who have attempted to represent the government of the Turkish provinces in Europe as a model of patriarchal justice and simplicity, etc. »

manquons aujourd'hui d'espace pour consigner ici les nombreuses violences dont ces malheureux peuples sont les tristes victimes, mais nous nous ferons toujours un devoir d'en donner des exemples qui apprennent à l'Europe, que dans ce siècle de liberté et de lumières, il y a dans son sein un peuple chrétien, un peuple autrefois glorieux et prospère, qui, malgré qu'elle croie lui tendre une main secourable, n'en continue pas moins à gémir sous le plus dur esclavage, parcequ'elle s'obstine à ne pas voir les fers dont il est chargé, et à croire qu'un protocole peut octroyer la civilisation, et communiquer à une religion ennemie du Christianisme les vertus et la morale de l'Évangile.

A.



M. RENIÉRI.